

Amitiés



Dominicaines



LAUDATO SÌ !

Bulletin du Laïcat dominicain n° 308

Juillet - Août - Septembre 2020

AMITIÉS DOMINICAINES

Ce périodique est une initiative des fraternités laïques dominicaines, une des trois branches de l'Ordre dominicain avec les Frères Prêcheurs et les Moniales. Sa rédaction est assurée par les membres des fraternités laïques, en collaboration avec les frères ou les sœurs.

Dans le désir de faire rayonner le souffle et la spiritualité de saint Dominique auprès de toutes celles et ceux qui s'y intéressent, il partage fraternellement les échos de notre vie de prière, de recherche de vérité et de témoignage, à l'écoute des hommes et des femmes de notre temps.

Responsable provincial des fraternités dominicaines de Belgique :

Ludovic NAMUROIS Avenue du Bois Becquet, 28 1300 Wavre ~
0472/55.75.50 - ludovic@namurois.org

Site des fraternités de Belgique francophone :

www.laicsdominicains.be

SOMMAIRE DU n° 308 - *Laudato si* !

	Édito	3
Dossier	L'écologie dans <i>Laudato si</i> : un enjeu existentiel	5
	Réconcilier, relier et traverser	9
	La simplicité obligatoire	13
	À l'origine, un choix d'humanité	18
	S'émerveiller !	23
	Les pieds qui traînent	28
	Croire dans le monde à venir	32

Editorial

Cher-es Ami-es,
Chers Frères et Sœurs en St Dominique,

Ce 24 mai, en pleine pandémie, le pape François invitait à célébrer le cinquième anniversaire de *Laudato Si!* par une année entière consacrée à l'approfondir et à le traduire en initiatives et engagements bien concrets, tant en famille que dans les institutions scolaires ou hospitalières, tant en paroisse que dans le monde économique...

Ce dossier rappelle d'abord que *Laudato Si!* se distingue par une démarche voir-juger-agir et par un nouveau regard sur l'humanité et la planète : tout est lié et relié ! L'écologie intégrale implique de se réconcilier, autant avec soi-même qu'avec l'environnement et qu'avec les plus précarisés : c'est une sollicitude intégrale.

Des penseurs contemporains et les Ecritures nous aident sur ce chemin. Irriguons notre raison par un regard d'Amour pour chacun·e et chaque chose, dit Edgar Morin. N'ayons crainte d'écouter la Parole pour traverser l'épreuve, dit Jésus à Marthe en Luc. Rafrâchissons notre lecture du berger et du pasteur dans la Bible. Secouons des préjugés trop faciles sur le rapport qu'entretiennent les pauvres avec la protection de l'environnement. Cherchons ce qui se cache derrière les "résistances au changement". Sachons enfin que modifier des comportements sans revoir ses croyances ne conduira pas loin : à la suite de François d'Assise, ouvrons notre cœur à l'émerveillement, et que notre spiritualité et théologie s'ouvrent aussi, de façon intégrale.

Comme le martèle fr. Dominique Collin dans son dernier livre, tout homme est invité à une foi agissante dans un monde à venir, sans aucune concession pour la suffisance et convoitise qui enlaidissent ce monde.

Puisse la lecture de ce numéro vous inspirer sur ce beau chemin.

Pour le comité de rédaction,
Jean-Pierre BINAME, op

LAUDATO SÌ



Il faut reprendre conscience que nous avons besoin les uns des autres, que nous avons une responsabilité vis-à-vis des autres et du monde, que cela vaut la peine d'être bons et honnêtes. Depuis trop longtemps déjà, nous sommes dans la dégradation morale, en nous moquant de l'éthique, de la bonté, de la foi, de l'honnêteté. L'heure est arrivée de réaliser que cette joyeuse superficialité nous a peu servi. Cette destruction de tout fondement de la vie sociale finit par nous opposer les uns aux autres, chacun cherchant à préserver ses propres intérêts ; elle provoque l'émergence de nouvelles formes de violence et de cruauté, et empêche le développement d'une vraie culture de protection de l'environnement.

Laudato sì, § 229

L'écologie dans *Laudato si'* : un enjeu existentiel

Le 24 mai 2015 paraît une encyclique du pape François dont le titre, « Laudato si' », fait écho au Cantique des créatures attribué à saint François d'Assise. Pour la première fois, un document romain rencontre un public qui dépasse les frontières de la chrétienté. C'est qu'il plonge au cœur des enjeux complexes de notre monde à la fois merveilleux et malmené. Claire BRANDELEER, chargée d'études et de communication au centre Avec¹ en déploie ici l'argumentaire.

L*audato si'* (LS), l'encyclique du pape François sur la sauvegarde de notre maison commune, nous appelle à la conversion écologique. Parue il y a cinq ans, elle est plus actuelle que jamais. Le Pape nous parle de choses graves, mais nous invite résolument à l'esérance.

Voir, juger, agir et... célébrer

L'encyclique comporte six chapitres, et suit la logique du *voir-juger-agir*. Le *voir* permet de poser des constats : le Pape analyse la situation de façon sérieuse et poussée. Le chapitre 1 examine de près « ce qui se passe dans notre maison » (changement climatique, perte de biodiversité, etc. mais aussi détérioration de la qualité de la vie humaine, inégalité planétaire, faiblesse des réactions), et le chapitre 3 approfondit ce que François considère être « les racines humaines de la crise écologique ».

Le *juger* vient comme en réponse au *voir*, de façon dynamique : le chapitre 2 répond au premier, et le chapitre 4 est une réponse au chapitre 3. Dans les deux cas, il s'agit d'une prise de position : le discernement à faire peut être enrichi par la riche tradition de l'Église catholique. LS nous propose ainsi un parcours biblique (ch. 2) dont il ressort que l'anthropocentrisme démesuré de la modernité ne peut trouver de justification dans les textes bibliques. En proposant le concept d'écologie intégrale (ch. 4), il enrichit la pensée sociale de l'Église catholique, et en fait une valeur à promouvoir et à mettre en pratique.

¹ Centre d'analyse sociale fondé et soutenu par les jésuites - www.centreavec.be.

Les deux derniers chapitres sont consacrés à l'*agir*. Le chapitre 5 insiste fortement sur la nécessité du dialogue et fait de celui-ci une lame de fond de ses lignes d'orientation et d'action. Le chapitre 6 formule son appel à la conversion écologique et nous propose une spiritualité écologique qui peut puiser dans les trésors de la tradition chrétienne.

À la fin de l'encyclique, le *voir-juger-agir* est enrichi d'un quatrième temps, celui du *célébrer*¹, avec des passages consacrés aux signes sacramentaux et au repos pour célébrer. Une insistance apparaît ainsi sur un enjeu fondamental pour qui veut s'engager dans une démarche de conversion écologique : celui de notre rapport au temps, mentionné déjà au tout début de l'encyclique avec la question de l'accélération et de l'intensification des rythmes de vie et de travail (la « rapidación », LS 18).

Élargir le regard

Chaque chapitre est donc comme une porte d'entrée qui ouvre le sujet de l'écologie d'une façon particulière ; en même temps, l'encyclique est traversée par des thèmes qui s'enrichissent au fur et à mesure que se déroule la lettre.

Élargir le regard : voilà l'invitation qui nous est faite tout au long de l'encyclique. Première étape de cet élargissement du regard : l'écologie est une ques-

¹ Cf. J. HAERS, « Discernement pour notre maison commune », in *En Question* n°114, revue du Centre Avec, sept. 2015.



-tion *sociale*, avec pour enjeu la dignité des êtres humains. « Il n'y a pas deux crises séparées, l'une environnementale et l'autre sociale, mais une seule et complexe crise socio-environnementale » (139).

Plus largement, François insiste : « tout est lié ». Dès lors, « les solutions ne peuvent pas venir d'une manière unique d'interpréter et de transformer la réalité » (63). À cet égard, le Pape dénonce le paradigme technocratique, une vision du monde devenue aujourd'hui homogène, unidimensionnelle (106) et dominante (106), selon laquelle la technologie est vue comme la clé de compréhension de la vie humaine et du fonctionnement de la société (107). La technique et la technologie ne sont en soi pas mauvaises, et leurs avancées ont apporté des améliorations à la vie humaine – l'encyclique le reconnaît. Le Pape nous met plutôt en garde contre le mythe du progrès scientifique qui nous permettrait de résoudre facilement la crise écologique sans remettre en cause notre modèle de développement, nos styles de vie, nos modes de production et de consommation. Dans la foulée, il dénonce aussi la culture du déchet « qui affecte aussi bien les personnes exclues que les choses » (22) et le paradigme consumériste (203). Pour François, le lien avec la spiritualité est évident : « Plus le cœur de la personne est vide, plus elle a besoin d'objets à acheter, à posséder et à consommer » (204).

Autre thème important de LS : la « grande démesure anthropocentrique » de la modernité. LS reconnaît que le récit de la Genèse (1, 26) invitant à « dominer » la terre a pu être compris comme une autorisation à exploiter la terre sans limite, mais « ce n'est pas, dit le Pape, une interprétation correcte de la Bible », les textes nous invitant à « cultiver et garder le jardin du monde » (Gn 2, 15) (67). Le Pape nous met cependant en garde : il n'y a pas d'écologie intégrale sans anthropologie adéquate. Il ne faut donc pas tomber dans le travers inverse : une sorte de « bio-centrisme » qui nie toute valeur particulière à l'être humain (118). Reconnaître la « valeur propre de chaque être vivant » (69) et former, avec les autres êtres de l'univers, « une sorte de famille universelle, une communion sublime qui nous pousse à un respect sacré, tendre et humble » (89) : oui ! Mais, pour autant, « cela ne signifie pas que tous les êtres vivants sont égaux ni ne retire à l'être humain sa valeur particulière, qui entraîne en même temps une terrible responsabilité » (90).

L'expression « tout est lié » revient maintes fois dans LS et donne un fil rouge à toute la lettre : des choses qui semblent aller dans tous les sens trouvent une unité. L'expression donne aussi sens à la proposition de l'écologie *intégrale* : c'est parce que tout est lié qu'il faut tout *intégrer*. Il faut tout tenir ensemble, voilà le défi.

C'est en réalité d'un enjeu culturel dont il est question : « il ne suffit pas d'inclure des considérations écologiques superficielles pendant qu'on ne remet pas en cause la logique sous-jacente à la culture actuelle » (197). « La culture écologique devrait être un regard différent, une pensée, une politique, un programme éducatif, un style de vie et une spiritualité qui constitueraient une résistance face à l'avancée du paradigme technocratique » (111).

Une question de sens de l'existence

Voilà que, petit à petit, notre regard s'élargit, certains concepts sont décloisonnés, des évidences sont déconfinées (permettez l'expression). Faisons encore un pas sur le chemin proposé par LS où, *in fine*, l'écologie devient une question existentielle : « *Quand nous nous interrogeons sur le monde que nous voulons laisser, nous parlons surtout de son sens, de ses valeurs. ... cette question ... nous conduit inexorablement à d'autres interrogations : pour quoi passons-nous en ce monde, pour quoi travaillons-nous et luttons-nous, pour quoi cette terre a-t-elle besoin de nous ? ... ce qui est en jeu, c'est notre propre dignité. ... cela met en crise le sens de notre propre passage sur cette terre* » (160). Ce paragraphe nous interpelle individuellement, mais concerne aussi des collectifs : une association, un parti politique ou une entreprise pourraient se demander : pour quoi cette terre a-t-elle besoin de nous ?

Qu'est-ce qui rend concret le sens que nous voulons donner à notre vie ? Je pense que ce sont nos décisions... toutes nos décisions ! *Laudato si* nous invite à faire de l'écologie un critère incontournable de nos décisions¹. Nous voilà appelés à devenir des êtres animés par cette double préoccupation : « écouter tant la clameur de la Terre que la clameur des pauvres » (49).

Dans la perspective de LS, l'écologie devient une certaine manière d'être au monde, de se rapporter aux autres, à soi, à la nature, à Dieu. Un vrai chemin de conversion... Pour les chrétiens, la conversion écologique demande de sans cesse revenir au Christ, et de fonder nos décisions sur Lui. Il s'agit, comme le dit de manière forte le Pape François, de « laisser jaillir les conséquences de notre relation avec Jésus-Christ sur les relations avec le monde qui nous entoure » (217). L'« année *Laudato si* » entamée en mai 2020 est une belle occasion de se mettre en marche ou d'inviter d'autres à nous rejoindre.

Claire BRANDELEER

¹ Pour prolonger cette réflexion, voir Claire BRANDELEER, « *Laudato si*, cinq ans après », in *En Question* n° 133, été 2020.

Comment penser à neuf aujourd'hui ? Comment dépasser nos incohérences ? Demain sera-t-il ce que nous, les humains, vivons déjà aujourd'hui ? Fera-t-il plus beau ou deviendrons-nous des esclaves ? Nos rapports au temps et à l'espace sont bousculés et notre maison-terre n'est pas, n'est plus un lieu calme, serein et protecteur... Nous vivons individuellement et collectivement dans un monde complexe et contradictoire qui cherche à tâtons un chemin afin que notre vie et notre mort aient du sens.

A fin de méditer ces questions et réflexions, j'ai eu recours essentiellement à trois sources d'inspiration : la lettre encyclique du pape François « Loué sois-tu ! », le livre d'Edgard Morin « Changeons de voie, les leçons du Coronavirus » et le récit de la rencontre de Jésus et de Marie dans la maison de Marthe.¹

Réconcilier

Dans la lettre encyclique, « Loué soit-tu ! », le pape François propose une écologie intégrale qui seule peut donner un avenir à notre « maison commune », qui respecte l'homme, tout l'homme, tout homme et son environnement. Il insiste à temps et à contre temps sur le fait que les enjeux sociaux, environnementaux, économiques, politiques, culturels et spirituels sont complexes et doivent être abordés et gérés de manière intégrée. Je cite : *« l'intime relation entre les pauvres et la fragilité de la planète ; la conviction que tout est lié dans le monde ; la critique du nouveau paradigme et des formes de pouvoir qui dérivent de la technologie ; l'invitation à chercher d'autres façons de comprendre l'économie et le progrès ; la valeur propre de chaque créature ; le sens humain de l'écologie ; la nécessité de débats sincères et honnêtes ; la grave responsabilité de la politique internationale et locale ; la culture du déchet et la proposition d'un nouveau style de vie. »*²

Je retiens particulièrement la préoccupation pour les pauvres. Pour lui toute prise de décision en quelque matière que ce soit ne peut se prendre que si elle permet aussi l'amélioration de la vie des personnes précarisées. Cela ne va pas de soi dans une société où priment l'individualisme, les intérêts à court terme et les

¹ Luc, 10, 38-42.

² Encyclique *Loué, sois-tu*, §16



intérêts de « riches-autocentrés ».

Le pape François a le souci que l'homme dépasse ses contradictions, se réconcilie avec lui-même, avec les autres, avec la création tout entière et avec Dieu. Il estime que nous sommes sur ce chemin. Il constate que la prise de conscience d'aujourd'hui « *tend également à s'étendre aux différents niveaux de l'équilibre écologique : au niveau interne avec soi-même, au niveau solidaire avec les autres, au niveau naturel avec tous les êtres vivants, au niveau spirituel avec Dieu.* »¹. C'est notre espérance ... notre foi qui seule peut transformer la « suffisance du monde »².

Relier

Pour Edgard Morin, le monde à-venir, le nouvel humanisme doit être celui de l'intégration de la raison **et** de l'amour. La raison isolée ne peut suffire.

*« La raison sensible doit intégrer en elle l'amour. L'amour est la plus forte et la plus belle relation intersubjective connue. L'amour dans l'humanité déborde les relations entre individus, irrigue le monde des idées, donne la sève à l'idée de vérité, laquelle n'est rien sans l'amour de la vérité ; il est le seul complément possible de la liberté, sans quoi la liberté devient destructrice. L'amour doit être introduit en relation indissoluble et complexe dans le principe de rationalité. Il doit constituer une composante de la rationalité complexe. »*³

¹ Encyclique *Loué, sois-tu*, § 210

² Pour approfondir cette question, lire Dominique COLLIN, *Croire dans le monde à venir, lettre de Jacques à nos contemporains*, éditions Fidélité, 2020.

³ Edgard MORIN, *Changeons de voie, les leçons du coronavirus*, Denoël, 2020, pp. 86-87.

Traverser l'épreuve

En ce temps de questionnement sur notre mode de fonctionnement, je me laisse interpeller par le récit de la rencontre de Jésus avec Marie et Marthe.

*Tandis qu'ils (les disciples) vont, Jésus entre dans un village. Une femme du nom de Marthe l'accueille dans sa **maison**. Elle avait une sœur appelée Marie, qui, assise aux pieds du Seigneur, entendait sa **parole**. Et Marthe était tiraillée autour de tant de choses à servir... Elle se présente et dit: « Seigneur, tu ne te soucies pas que ma sœur me laisse, seule, servir ? Dis-lui donc de m'aider ! » Le Seigneur répond et lui dit « Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et tu te mets en tumulte autour de tant de choses ! Or de peu il est besoin— ou d'un seul... — Marie a élu la bonne part qui ne lui sera pas ôtée. »¹*

On y retrouve les deux termes qui sont l'origine étymologique de l'écologie : oikos, la maison et logos, la parole.

Aujourd'hui, nous prenons conscience que notre maison s'est élargie à la maison-terre, à la maison commune et que nous en sommes tous et toutes responsables. Tant de choses sont à réfléchir, à mettre en œuvre tant au plan mondial que national, local et individuel. Nous ne savons plus où regarder. A qui peut-on faire confiance ? A qui demander de l'aide ?

Marie a élu la bonne part, entendre la parole, c'est son besoin, le seul pour donner sens à sa vie et à sa mort. Est-ce aussi le nôtre ? Le récit ne dit pas ce qui est dit lors de cette rencontre mais je me risque à l'hypothèse suivante : de quoi est-il question juste avant et juste après ? Est-ce que cela peut nous aider à être des vivants ?

Jésus vient d'avoir un dialogue avec un homme de loi à propos d'une vie éternelle à hériter (Lc 10, 25-28). Ils sont d'accord : « *aimer le Seigneur Dieu, de tout son cœur, de toute son âme, de toute sa force, de toute son intelligence et son prochain comme soi-même.* » En faisant cela, nous vivons dès aujourd'hui et pour toujours. Le programme est clair et exigeant : aimer soi-même ... ce n'est pas évident alors que nous sommes confrontés à toute une série d'événements traumatiques, isolément, séparation, peur, angoisse, troubles du sommeil ... aimer le prochain même son ennemi, en prendre soin non seulement dans le temps court mais aussi dans le temps long ... aimer Dieu-Père comme des fils dans un esprit de relation. Et juste après la parole déjà adressée à Marie, à la demande d'un disciple, Jésus nous apprend à prier : « *Père sanctifié sois ton nom, vienne ton royaume ! Notre pain de la journée, donne-nous chaque jour. Remets-nous nos péchés car nous remettons*

¹ Luc, 10, 38-42. Traduction Soeur Jeanne d'Arc.

là tout homme qui nous doit. Ne nous fais pas entrer dans l'épreuve. »¹

L'épreuve est cependant bien présente et le danger consiste à y rester enfermé comme des esclaves. Par contre, comme le dit Jacques dans son épître : « *heureux l'homme qui endure l'épreuve, la traverse, devient endurant et ne se laisse pas entraîner par la convoitise qui conduit à la mort. »²*

Si nous voulons nous engager sur le chemin de liberté et de justice, ne faut-il pas prendre le temps de l'écoute de la parole, vivre l'épreuve et la dépasser, relier les humains entre eux et réconcilier les femmes et les hommes avec l'environnement ?

¹ Luc, 11, 2-4.

² Epître de Jacques 1,2-3,15

Alain LETIER op

Je remercie les membres de la fraternité Pierre Claverie qui, grâce à nos échanges, m'ont permis d'approfondir cette réflexion.



La sauvegarde de l'environnement serait-elle la cause des nantis ? On pourrait le croire, si l'on s'en tient à certaines formes de consommation où la qualité suppose un pouvoir d'achat plutôt solide. Par ailleurs, les pauvres ont la réputation d'être peu regardants à propos de ce qu'ils mangent ou de leur logement. Christine MAHY, directrice du Réseau wallon de lutte contre la pauvreté remet quelques pendules à l'heure...¹

Beaucoup de préjugés et présupposés erronés pèsent sur les populations appauvries – celles qui sont dans le trop peu et singulièrement le trop peu d'argent – dans leur manière de consommer et dans leur rapport à l'écologie. Par exemple avec l'idée selon laquelle pauvreté voudrait dire surconsommation, singulièrement en matière énergétique ou d'usage de l'eau. Des études montrent que la pauvreté entraîne généralement au contraire une sous-consommation, en deçà même de ce qui constitue des conditions dignes d'existence pour affronter le quotidien sans être dans la privation. Au lieu de chercher à régler l'accès au droit (ici l'accès à l'eau et l'énergie), on multiplie les démarches à destination de ceux qui sont déjà dans la sous-consommation pour leur apprendre à moins consommer de l'eau ou de l'énergie... Des démarches culpabilisantes qui présupposent a priori dans le chef de ces populations appauvries un déficit d'éducation ou de capacité de s'organiser, et donc un potentiel mauvais comportement environnemental.

Question de droits

Par ailleurs, plus on est appauvris, plus on a de risques de devoir se loger dans un logement en mauvais état, avec des fenêtres passoire, des fuites, un type de chauffage qui va consommer à outrance pour chauffer peu, etc. Effectivement, ce type d'habitat va être très éloigné des canons actuels de l'habitat idéal censé contribuer à « sauver la planète ». Mais que faire, à part prendre la question des droits à bras le corps ? Car c'est de nouveau un droit qui est affecté, celui du droit à un logement digne et non pas une question de comportement individuel.

¹ Nous reproduisons ici, avec l'aimable autorisation du Mouvement Présence et Action Culturelle, une interview que Christine Mahy a donnée pour sa revue *Analyse* (n° 32 -2018).



On ne peut donc pas tenir pour responsable des gens dont les budgets sont plus qu'étriqués, qui doivent jouer des pieds et des mains pour avoir un toit sur la tête. Sinon, ce genre de discours éducatif va aboutir à une double violence : d'une part, tenter de les éduquer aux économies d'énergie dans un endroit où c'est impossible d'en réaliser, et d'autre part leur reprocher d'être mal logés.

On rencontre souvent cette idée que les pauvres ne sauraient pas ce qui est bon pour la santé – et donc souvent bon pour la planète – comme manger plutôt des fruits et légumes, bio, de saison, produits localement, etc. Et qu'il faudrait donc les éduquer à avoir du goût, à savoir comment utiliser les produits, à jardiner, à s'investir dans un projet collectif de potagers communautaires... Je précise que je n'ai rien contre ce genre de projets collectifs de jardin collectif, au contraire, mais par contre j'estime qu'il faudrait les mener auprès de toutes les couches sociales et pas seulement des populations appauvries.

Les gens affectés par la pauvreté savent faire la différence entre manger du bon ou manger ce qu'ils mangent quotidiennement parce que leur portefeuille ne permet pas d'aller autre part que dans une grande surface avec des produits industriels, importés, de mauvaise qualité, etc. Si leurs conditions de vie leur permettaient d'acheter de meilleurs produits ou d'avoir une cuisine mieux équipée qui permette de les valoriser, la toute grande majorité d'entre eux le ferait. La question c'est donc : comment leur permettre d'y accéder ? Cela suppose une évolution des droits les plus importants en leur faveur : un revenu décent, un logement digne, une école qui réussit avec tout le monde, un accès à la santé... Seuls ces éléments minimaux sont à même de pouvoir les sortir du carcan de survie dans lequel ils ont bien dû organiser leur vie.

Articuler environnement et justice sociale

Il faudra bien limiter la circulation en voiture, pour les pauvres comme pour les autres, mais alors cela suppose de déployer un transport public adéquat, de proximité, à des prix largement abordables et qui offrent réductions voire gratuité pour les plus appauvris. C'est notamment ce qui rendra possible voire souhaitable d'abandonner la voiture. Mais en attendant (et plus tard, dans les zones

où le recours au transport en commun ne sera pas possible), il faut bien avoir une solution pour se déplacer. Que fait-on pour permettre aux ménages qui n'ont pas ou peu de revenus pour accéder un véhicule moins polluant ? Est-ce que l'État ne devrait pas plus réfléchir et agir en fonction de l'équité, pour réduire les inégalités dans ce domaine-là, pour que tous participent à l'effort pour la planète ?

Si on veut réussir une action par rapport à l'environnement, on doit la penser en articulation avec la justice sociale. C'est-à-dire en posant les critères de ce qu'on veut faire évoluer dans la société en fonction de la réduction des inégalités. Autrement dit, en fonction de critères équitables qui supposent qu'on ne peut pas traiter tout le monde de la même façon.

Outre le fait d'agir d'abord sur les causes des pollutions massives dans la mobilité (transport aérien et maritime, camions, désinvestissement dans les transports en commun...), il s'agirait donc d'interroger le ménage aisé qui possèdera plusieurs véhicules : comment faire pour limiter leurs émissions ? Mais pour un ménage particulièrement en difficulté qui a un véhicule plus polluant, quel est l'intérêt de rendre ce véhicule encore plus coûteux, en taxant le carburant pour pouvoir circuler avec ? Cela risque bien de mettre cette famille encore plus en difficulté. Or, plus on met les gens en difficulté, moins ils peuvent être contributeurs à l'effort collectif. Sauf par la disette : comme ils sont appauvris, ils vont utiliser moins de chauffage, moins de gaz, etc. Ce n'est bien sûr pas une solution : « sauver la planète » ne veut pas dire vivre avec presque pas d'eau, avoir froid, un logement insalubre et humide parce qu'on ne sait pas le chauffer... « Sauver la planète » passe plutôt, selon moi, par la possibilité d'une vie décente, grâce à des aides, des ressources, des outils... qui rendent plus convenable et moins nuisible pour l'environnement le logement, la voiture, l'alimentation, etc. Il faut donc constituer un droit de base équitable autour de tout ce qui pollue et qui est utilisé par tous.

On parlait de la mobilité et de transports en commun public. Mais on pourrait par exemple décider d'avoir une politique massive de rénovation / isolation des logements qui ne fonctionne pas avec des primes individuelles (primes et crédit d'impôt qui atteignent surtout ceux qui ont la capacité de demander, en raison de la complexité de la démarche, bref, ceux qui en ont déjà les moyens), mais où les pouvoirs publics feraient isoler systématiquement les bâtiments et maisons du pays, ville par ville, quartier par quartier, en prenant en compte les revenus de chacun. Mais aussi une politique de l'énergie où on cherche des solutions collectives par village et par communes en termes d'accès à l'eau, de construction de panneaux solaires, etc. Bref, d'avoir des solutions collectives, dans une

logique de service public, pour créer de l'équité, de l'accès et de l'égalité plutôt que d'être sur la dynamique individuelle.

Qui consomme, vraiment ?

Je ne pense pas que les gens appauvris se sentent coupables. En se comparant, ils réalisent bien qu'ils ne sont pas les plus énergivores. Ils sont les premiers à vouloir un meilleur logement isolé ou avoir accès à une meilleure alimentation. Au sein du RWLP, j'entends le plus souvent un « qu'est-ce que tu veux que je fasse d'autre ? ».

Le problème n'est pas tant le fait d'apprendre à économiser de l'énergie aux gens appauvris, mais de ne le faire quasi exclusivement qu'avec cette population -là. Il y a bien des ménages d'autres classes plus aisées pour lesquels, ce serait très porteur, pour eux et pour la planète, d'apprendre à économiser l'énergie, l'eau, la mobilité... Disons donc qu'il y a certaines catégories sociales qu'il faudrait plus culpabiliser... Car les pauvres ne sont pas les plus pollueurs, ce ne sont pas eux qui prennent l'avion, font des croisières en bateau, roulent en 4x4, ont trois salles de bains ou une piscine à chauffer, qui changent le plus fréquemment de voitures, de smartphones, de cuisines, de mobiliers, d'équipements électro-ménager... Les gens plus appauvris contribuent en fait déjà beaucoup au niveau de la planète par leur non-consommation.

Une partie des gens pauvres, consciemment ou non, sont des praticiens bien contraints du contraire de l'obsolescence programmée ou de l'achat du neuf. Globalement, ils sont beaucoup moins des consommateurs que les classes moyennes et aisées. Ils sont contraints d'aller faire de la récup, que ce soit pour se vêtir, s'équiper ou se meubler. On peut aussi penser aux donneries où les choses s'échangent gratuitement. Parfois, ça devient quelque chose de rationnel et conscient, défendu, et revendiqué. Mais d'autres n'en peuvent plus de l'impossibilité de pouvoir choisir entre les deux, de devoir subir cette obligation à la seconde main, et ne pas avoir accès au neuf. Car toute la société de consommation nous dit l'inverse, par la publicité notamment.

Je pense qu'il y a autant de personnes qui se sentent concernées par les questions d'environnement parmi des gens dans la pauvreté ou la précarité que parmi les classes moyennes et aisées. Cela ne me semble pas vraiment être une question de classes sociales ou de ressources financières. Par contre, l'intérêt ou le désintérêt se manifestent différemment selon les situations sociales. Dans les classes aisées, on va souvent croiser par exemple des gens peu intéressés par la question, car dans la croyance selon laquelle on va trouver une solution technologique pour refroidir la planète, et qui donc ne s'inquiètent pas trop d'une hausse de 2 °C ou plus des températures globales...



Plus on est dans des conditions de vie sécurisées, consolidées, garanties sur un certain terme, plus on pourra aller vers une prise de risque en faveur de l'environnement dans sa manière d'exister, changer ses habitudes, s'engager dans des luttes climatiques ou environnementale, etc. Moins on a de moyens, plus ce sera difficile de s'investir et d'investir personnellement, plus on devra être prudent sur les changements qu'on peut opérer car on n'est pas sûr de pouvoir conserver l'équilibre précaire qu'on a dans la survie. Il ne s'agit donc pas exactement du même type de prise de risque. C'est pourquoi il faut arrêter de demander aux gens dans la pauvreté de s'engager dans la simplicité volontaire, eux qui sont dans la simplicité obligatoire. Celle qui met leur santé en danger, provoque mal-être et conduit à la dépression. Permettons d'abord par la recomposition du droit qu'ils sortent de la survie. Ils auront alors plus facile ensuite de pouvoir amplifier des efforts collectifs et individuels par rapport à l'environnement.

Propos recueillis par Aurélien BERTHIER,
Rédacteur en chef d'Agir par la Culture.

La question de la maîtrise et de la violence est centrale dans la Bible. Quelle attitude sera celle de l'humain par rapport à la terre et à tout ce qui l'habite ? Dans son livre « Pas seulement de pain »¹, André WENIN, bibliste spécialiste du Premier Testament, met en évidence deux types d'hommes : le pasteur et le chasseur. Par-delà le contexte culturel, ces figures sont des archétypes qui interrogent notre époque.

D'emblée, en Genèse 1, une distinction est faite entre alimentation végétale et carnée, seule la première étant explicitement donnée par Dieu aux vivants (Gn 1, 29-30). Dans le contexte, c'est la maîtrise de l'humain sur l'animal qui est en cause. Et j'ai tenté de mettre en lumière la profondeur de ce qui se joue là : au fond, la relation à l'animal est le lieu symbolique d'une option vis-à-vis de la violence, que celle-ci soit intérieure ou extérieure à l'individu ou au groupe. De cette option dépend l'achèvement de l'humain à l'image du Dieu de paix. En effet, de la première page de la Genèse se dégage peu à peu l'image d'un monde en devenir, en projet de *shalôm*, au double sens de plénitude et de paix. La dimension d'alliance inhérente à l'idée du *shalôm* n'est pas absente, d'ailleurs. Car l'humanité est conviée à faire sien le désir du Créateur qui attend d'elle une collaboration active. C'est ici que le don vital de la nourriture intervient, et il est structurant. En effet, il oriente la vocation de maîtrise de l'humain sur l'animal vers une manière de faire qui ne soit pas violente. Mais le projet de Dieu échoue. Par peur et envie, l'humain fait fi de l'ordre que le Créateur a ébauché ; il se précipite ainsi dans le chaos et la violence et, faute de pouvoir achever en lui l'image de Dieu, il s'accomplit à l'image de l'animal qui s'est débridé en lui. C'est alors que Dieu modifie le dispositif originel pour le remplacer par une loi réglant l'usage de la violence (9, 2-6). Mais le projet divin n'en reste pas moins intact, comme en témoigne l'oracle d'Isaïe II, 6-9 annonçant la réalisation du *shalôm* par l'établissement de la justice.

¹ Nous reproduisons ici, avec l'approbation de l'auteur, les pp.101-104 du livre *Pas seulement de pain... Violence et alliance dans la Bible*, Paris, éd. du Cerf, coll. *Lectio divina* 171, 1998. Le chapeau et l'intertitre sont de la Rédaction.

Oui, sous l'influence du Seigneur, à l'écoute de sa parole et de sa loi, les peuples peuvent aller vers la paix. Ils sont capables de forger leurs épées en socs et leurs lances en serpes, convertissant les armes de violence en outils destinés à produire une nourriture végétale. Bref, ils ont le pouvoir de signer la fin des divisions et des guerres (Is 2, 2-4 et Mi 4, 1-4)¹.

On peut synthétiser ce bref résumé dans un schéma qui tente de mettre en relief la cohérence du thème :

<p><i>PROJET</i> (1, 1 - 2, 3) : <i>shalôm</i> ↓ [Is 11, 6-9]</p>	<p>DON DE NOURRITURE POUR LA VIE <i>loi pour gérer la violence</i> (9, 2-6) — <i>métaphorique</i> : tabou du sang — <i>éthique</i> : ← avertissement sur le meurtre</p>
<p>DON DE NOURRITURE POUR LA VIE <i>dispositions pour vivre</i> (1, 28-30) — <i>éthique</i> : devoir-être de maîtrise — <i>métaphorique</i> : pouvoir-être de douceur →</p>	<p>↑ <i>violence</i> ÉCHEC DU PROJET (6, 11-13) :</p>
<p>Humain à l'image de Dieu (Gn 1, 26-27) [nourriture végétale]</p>	<p>Humain à l'image de l'animal (Gn 9, 6) [nourriture carnée]</p>

Au fond, l'option face à la violence que symbolise le choix de la nourriture fait émerger deux types d'hommes que l'on peut qualifier à partir de leur manière de considérer l'animal : le pasteur et le chasseur. Mais il ne faut pas perdre de vue que le rapport de l'humain à la bête est aussi un miroir ou une parabole de son rapport au non-humain qui est en lui. Du côté de la nourriture végétale, se trouve le pasteur, celui qui renonce à tuer l'animal pour le manger¹ car ce n'est pas sa manière à lui d'exercer la maîtrise. Au contraire. Dominant son animalité intérieure sans la réprimer, il canalise cette force et en fait une énergie de vie au point de ne plus craindre la violence qui l'entoure. Avec la douceur de sa parole, il réussit à maîtriser l'inhumain, à l'apaiser. Un tel homme assume fréquemment les traits du pasteur car celui-ci est quelqu'un qui a dépassé sa peur de l'animal et peut donc entrer avec lui dans un échange : au troupeau, le pasteur procure

¹ Ils sont aussi capables de l'inverse, ce qui peut se justifier si c'est pour faire la guerre au mal : voir J1 4,10



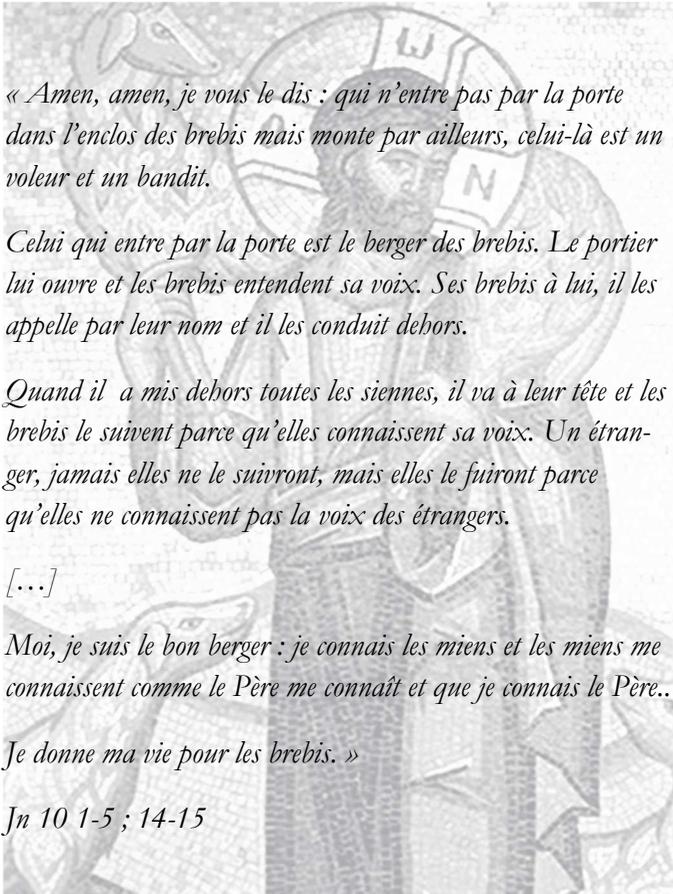
nourriture, repos et gîte, tandis que le troupeau lui fournit de quoi subsister. Cette réciprocité profite à tous les deux, puisque le bien de l'un rejoint celui de l'autre. Le pasteur n'a donc aucun intérêt à faire violence à ses bêtes dont il a besoin pour vivre. Il a tout à gagner, au contraire, à ce qu'elles se trouvent bien. Aussi apprend-il à les maîtriser par la seule force de sa parole. Quant à ses bêtes, elles suivent sa voix parce qu'elles perçoivent que leur bien-être en dépend.

Concrétiser une vocation

À l'opposé, il y a celui qui fait étalage de sa maîtrise sur l'animal en la poussant jusqu'au bout de ses potentialités. En particulier, il démontre sa puissance en mangeant l'animal après l'avoir tué. Son régime alimentaire est fondé sur la convoitise, la violence et la mort. À ses yeux, l'animal est une proie à attraper puis à détruire pour en assimiler la force, à moins qu'il ne l'utilise pour faire la chasse à d'autres animaux. C'est du reste la figure du chasseur qui parle le mieux de ce genre d'homme. Sa violence inspire à la bête effroi et terreur. Mais on peut se demander si le chasseur ne terrorise pas l'animal pour exorciser la peur que celui-ci lui inspire. En tout cas, lorsqu'il s'agit d'animalité humaine, le processus est souvent celui-là. Car celui qui prend conscience des forces brutes, sauvages même, qui sont en lui, réagit souvent à la peur qu'elles engendrent par le désir de les brimer ou de les éliminer de peur d'en être victime. Aussi tente-t-il de se montrer plus fort qu'elles pour écarter le danger qu'elles représentent. Il en va de même quand un homme de ce genre rencontre autour de lui de telles forces de vie foisonnantes.

Voilà donc deux figures. Le pasteur et le chasseur. On peut y voir deux types d'hommes, deux manières opposées de chercher à réaliser son humanité. Deux modèles de société aussi. Mais s'il faut en croire le récit de la Genèse, seul le

premier est en mesure de porter à son achèvement l'image de Dieu, de concrétiser la vocation qu'entrevoit pour chaque être comme pour l'humanité entière le narrateur de l'histoire des origines. Tout au long du récit biblique, et surtout dans la Genèse, la confrontation entre ces deux images se prolonge en s'enrichissant de variantes qu'il nous faut découvrir. À travers récits et poèmes, ces images nous conduiront à celui en qui, selon le témoignage du Nouveau Testament, Dieu reconnaît l'humain à son image.



« Amen, amen, je vous le dis : qui n'entre pas par la porte dans l'enclos des brebis mais monte par ailleurs, celui-là est un voleur et un bandit.

Celui qui entre par la porte est le berger des brebis. Le portier lui ouvre et les brebis entendent sa voix. Ses brebis à lui, il les appelle par leur nom et il les conduit dehors.

Quand il a mis dehors toutes les siennes, il va à leur tête et les brebis le suivent parce qu'elles connaissent sa voix. Un étranger, jamais elles ne le suivront, mais elles le fuiront parce qu'elles ne connaissent pas la voix des étrangers.

[...]

Moi, je suis le bon berger : je connais les miens et les miens me connaissent comme le Père me connaît et que je connais le Père..

Je donne ma vie pour les brebis. »

Jn 10 1-5 ; 14-15

Loué sois tu, mon Seigneur, avec toutes tes créatures,
spécialement messire frère Soleil,
par qui tu nous donnes le jour, la lumière :
il est beau, rayonnant d'une grande splendeur,
et de toi, le Très Haut, il nous offre le symbole.

Loué sois tu, mon Seigneur, pour sœur Lune et les étoiles :
dans le ciel tu les as formées,
claires, précieuses et belles.

Loué sois tu, mon Seigneur, pour frère Vent,
et pour l'air et pour les nuages,
pour l'azur calme et tous les temps :
grâce à eux tu maintiens en vie toutes les créatures.

Loué sois tu, mon Seigneur, pour sœur Eau qui est très utile
et très humble précieuse et chaste.

Loué sois tu, mon Seigneur, pour frère Feu
par qui tu éclaires la nuit :
il est beau et joyeux,
indomptable et fort.

Loué sois tu, mon Seigneur, pour sœur notre mère la Terre,
qui nous porte et nous nourrit,
qui produit la diversité des fruits,
avec les fleurs diaprées et les herbes.

Loué sois tu, mon Seigneur, pour ceux
qui pardonnent par amour pour toi ;
qui supportent épreuves et maladies :
Heureux s'ils conservent la paix,
car par toi, le Très Haut, ils seront couronnés.

Loué sois tu, mon Seigneur,
pour notre sœur la Mort corporelle,
à qui nul homme vivant ne peut échapper.

Saint François d'Assise

"On peut être pauvre, si l'on sait s'émerveiller, on est riche. On peut être riche, si on ne sait pas s'émerveiller, on est pauvre. On passe à côté de l'essentiel, on manque la beauté du monde, la richesse des êtres humains, la profondeur de l'existence." ¹ C'est dans cet émerveillement que François d'Assise s'exclame: "Loué sois-tu, Seigneur !"

Comment ne pas éprouver de la gratitude envers ce don gratuit de la beauté et de la vie ? Et ne pas vivre une unité profonde avec la nature et chaque être humain, dans *"la conscience amoureuse... de former avec les autres êtres de l'univers une belle communion universelle"* ? ²

Dans le Premier Testament, cette expérience spirituelle s'exprime de multiples manières. Dans le livre de la Genèse, elle fait dire: *"Cela était très beau / bon"* (Gn 1,31). Elle insuffle un profond respect de la nature (cf. Dt 23,6) et des faibles (cf. Dt 23,9) et est notamment à l'origine du sabbat: *"afin que se reposent ton âne et ton bœuf et que le fils de ta servante et l'émigré reprennent leur souffle"* (Ex 23,12). Rappelons-nous le psaume 103 qui célèbre la bonté, la tendresse, la sollicitude qu'il voit dans l'univers, aussi bien envers les bêtes sauvages qu'envers les humains.

Même regard chez Jésus, aussi bien pour ses frères humains que pour les beautés de la nature: *"Chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait"* (Mt 25, 40). *"Observez les lys des champs... Regardez les oiseaux du ciel: ils ne sèment ni ne moissonnent, ils n'amassent point dans des greniers, et votre Père céleste les nourrit."* Il ajoute d'ailleurs: *"Ne valez-vous pas beaucoup plus qu'eux ?"* (Mt 6,26).

Rendre intelligible cet émerveillement

Complexité et paradoxes sont au cœur de cet émerveillement. En effet, la puissance d'amour qui nous constitue et nous enveloppe de toutes parts est en même temps au-delà de nous, infiniment distincte. Elle EST, au sens profond

¹ Bertrand VERGELY, *Retour à l'émerveillement*, Albin Michel, 2017, p. 9.

² *Laudato si*, § 220.



du verbe "être", mais n'existe pas, selon les caractéristiques de notre existence.

Elle a déjà produit une œuvre immense, autour de nous et en nous, mais en même temps, elle poursuit sans cesse son travail. Elle est une force de vie incroyable, qui nous aide à chaque instant si nous l'appelons et parvenons à l'écouter et la reconnaître ; mais en même temps, elle est infiniment faible et dépend complètement de nous pour s'épanouir : sans nos actes et notre implication, elle n'est rien. On comprend que Jésus ait parlé en paraboles...

Voir "*dans la nature, et en nous-mêmes, l'œuvre d'une Puissance qui se communique et d'un Amour qui se partage*"¹, d'aucuns ont cherché à le rendre plus intelligible, pour eux-mêmes et d'autres, en s'appuyant sur les Écritures et leur raison. On appelle théologie ce travail de la pensée et quand ses résultats semblaient convaincants, ils ont été adoptés officiellement par l'assemblée des croyants (cf. le credo).

Dans toute sa vie, François d'Assise a ébloui par son amour de la nature et de ses frères, tout comme la moniale Hildegarde Von Bingen. Par contre, des dominicains tels que Thomas d'Aquin ont brillé par leur art de forger des concepts rationnels pour penser les relations entre le créateur et les créatures et souligner joyeusement la valeur intrinsèque du monde et de l'homme, grâce aux ressources de la philosophie aristotélicienne. En Orient, c'est une théologie mystique, liturgique et ascétique plus fidèle au langage des Pères de l'Église (Irénée de Lyon, Grégoire de Nazianze...) qui s'est développée. Elle met l'accent sur la

¹ Jean LADRIERE, *L'articulation du sens*, tome II, chap. XIII : "Sur la création", p. 308.

sacralité de la nature : l'univers et l'homme - un microcosme - sont en Dieu, tout comme Dieu est en toutes choses, mais sans se confondre avec elles (panenthéisme).

Comme on s'en rend compte, le dialogue entre l'acte-foi d'un croyant et sa raison est à la fois fécondé et conditionné par la culture de là où il vit. Ce n'est évidemment pas sans danger. Les concepts et images sont-ils encore parlants à une autre époque, ne sont-ils pas devenus complètement inaudibles, voire des obstacles ? Ne risque-t-on pas aussi de les déformer ? C'est ainsi que la belle image de "*création*" s'est parfois muée en une croyance dans la "fabrication du monde par un être extérieur à nous, non visible et qui nous dirige ", plutôt que de suggérer un mystère de bonté et de beauté en action, dans lequel nous sommes appelés à nous inscrire et que nous ne pouvons que respecter et aimer.

Un rôle ambigu de la pensée chrétienne

Avec sa conception hiérarchique (pyramidale) et eschatologique du monde, la tradition chrétienne n'a pas toujours échappé à certaines déformations. M.-M. Egger en donne plusieurs raisons¹ : l'influence d'une culture grecque méprisante envers le corps terrestre et se focalisant sur une âme humaine éternelle ; une accentuation de l'abîme entre l'univers et sa "source" transcendante ; le poids d'une culture masculine et patriarcale pratiquant une infériorisation-exploitation de la femme autant que de la nature, etc.

De plus, en mettant l'accent sur le statut particulier de l'homme au sein du cosmos et en assimilant parfois son image divine à ses capacités rationnelles, le christianisme occidental pourrait avoir préparé l'émergence de la modernité et de cette instrumentalisation-dévalorisation de la nature (et des hommes) qui caractérise la révolution scientifique et industrielle. Ceci pourrait expliquer la faible attention aux défis écologiques chez les catholiques, jusqu'il y a peu.

Vers une éco-spiritualité et une éco-théologie

Des femmes et des hommes de notre temps cherchent à sortir d'une vision strictement rationaliste du monde pour s'élargir à l'intuition et la communion, sans toujours éviter le piège d'une mystique naturelle et magique. D'autres font éclater les schémas dualistes pour s'ouvrir à une pensée systémique – globale autant que locale –, refusant une foi absolue dans ce nouveau dieu que sont

¹ Michel-Maxime EGGER, *La terre comme soi-même - Repères pour une écospiritualité*, éd. Labor et Fides, 2012, p. 85-106.

devenues la technique et la science. D'autres travaillent à délivrer l'humain des illusions, perversités ou enfermements qui peuvent le détruire, à son insu.

La conversion à l'écologie intégrale à laquelle convie le pape François implique un changement en profondeur des comportements concrets dans la vie de tous les jours mais il n'aboutira que si le croyant approfondit et renouvelle le cœur de sa foi ainsi que l'intelligence qu'il en a. C'est avec les richesses de notre époque, tout en valorisant celles des Écritures et de la tradition – en Orient comme en Occident –, que cela est possible et nécessaire, de façon ouverte, créative et critique, insiste M.-M. Egger.

Ce travail sera fécondé par un dialogue authentique avec la culture des peuples premiers et les autres grandes traditions spirituelles (hindouisme, bouddhisme...), ainsi qu'avec l'éco-féminisme et l'éco-psychologie. Tout comme il sera encouragé par les résonnances étonnantes entre la foi et la cosmologie ou la physique contemporaines, ainsi qu'avec les théories de l'évolution ; même si ces données scientifiques portent sur le "comment" du monde et non sur le fait même qu'il y ait le monde, comme le rappelle J. Ladrière.

Jean-Pierre BINAME, op



Pour moi, plus important encore que l'engagement est la manière de s'engager. Plusieurs attitudes intérieures me semblent particulièrement importantes. Elles définissent le « méditant-militant » comme figure de l'être en transition, engagé avec « dégageant » dans le changement de cap. Elles créent les conditions pour transformer le PFH en « précieux facteur humain » :

- ***Le non agir.*** *La question est de savoir ce qui est au centre – l'ego ou le Souffle – et au service de quoi : soi-même ou une réalité plus grande que soi. A l'agir du petit moi volontariste, le méditant-militant substitue le « non-agir », au sens taoïste du terme. Celui-ci n'est pas la passivité et l'inertie, mais l'action contemplative, ouverte à l'énergie cosmique et divine qui la traverse, au flux de vie qui agit et coule nuit et jour à travers nous à partir du moment où nous nous y rendons présents, où nous rejoignons le centre de notre être où jaillit la Source, où nous lâchons prise pour laisser place à ce qui vient et ne cesse de s'engendrer.*
- ***L'humilité.*** *C'est la mère des vertus, selon les Pères de l'Eglise. Elle répond à l'orgueil qui est la matrice de la démesure à l'origine des désordres humains et écologiques. « Heureux ceux qui ont une âme de pauvre, car le Royaume des cieux est à eux » (Mt 5,3). Sa racine étymologique est la même que celle de l'humain : l'humus, la terre dont nous sommes tirés et à laquelle nous retournerons. L'humilité nous invite à prendre conscience de notre finitude et à accepter nos limites. Le méditant-militant, en ce sens, se méfie du militantisme sacrificiel et de sa prétention implicite à détenir la vérité et à sauver le monde. Il agit dans la conscience modeste du sens et de la fragilité de son engagement.*
- ***L'intention juste.*** *« L'arbre est déjà contenu dans la semence », disait Gandhi. Autrement dit, la qualité véritable de notre action dépend de nos motivations profondes, de l'orientation de nos désirs et de l'authenticité de nos intentions. Non pas celles que l'on expose dans les belles histoires que l'on se raconte si souvent à soi-même et aux autres, mais celles – parfois inconscientes – qui se trouvent au fond du cœur. Les découvrir suppose un travail de discernement et de connaissance de soi. Une nécessité pour que, faute d'avoir été amenées à la conscience et transformées, elles n'empoisonnent pas nos relations et nos manières d'agir.*

Michel-Maxime EGGER

<https://trilogies.org/articles/cle-de-lengagement>

Cela fait 60 ans - plus d'un demi-siècle ! - que des alertes sont lancées à propos des dégâts infligés à l'environnement. Alors que le temps des progrès technologiques ne cesse de s'accélérer, comment se fait-il que les changements de comportements semblent ne pas suivre avec la même énergie ? « Changer » serait-il un gros mot pour l'être humain ?

La résistance au changement figure parmi les intitulés de presque toutes les offres de formation, que celles-ci s'adressent à des directions d'école, des entrepreneurs privés, des responsables associatifs... Obstacle sur la route de tous les lanceurs de projet, la résistance au changement renvoie au refus (actif ou passif) de certaines personnes de soutenir ou de participer à ce projet. Le déni des climatosceptiques, refusant la réalité des modifications climatiques, en est un exemple évident. La reprise des vols low-coast de courte distance, qui semblaient voués à la disparition au début de la crise sanitaire et du confinement, en est un autre. L'on pourrait évoquer, dans un domaine différent, la pratique du redoublement scolaire dont des enquêtes internationales montrent, avec une belle constance depuis plus de 50 ans, la parfaite inutilité et qui continue pourtant de figurer au panthéon des évidences pédagogiques de notre pays.

Une stratégie de survie

Toute conduite humaine a un sens, même si celui-ci ne nous apparaît pas clairement. Pour tenter de comprendre ce mécanisme de freinage, sinon de blocage, à un changement pourtant souhaitable et qui semble hermétique aux arguments de réalité, il faut essayer de comprendre quelles sont les raisons – le plus souvent inconscientes – qui sont à la manœuvre d'évitement. Ce détour par la psyché humaine n'est jamais inutile : il évite les jugements hâtifs (« *Égoïstes ! Vieux croûtons ! Vous allez vers l'avenir en marche arrière...* ») et surtout, il permet d'associer au projet davantage d'acteurs – si ils se sentent entendus et compris, leur résistance s'atténuera.

La biologie autant que la psychologie l'ont mis en évidence : l'être humain recherche, dès la naissance, ce qui lui procure du plaisir et évite, autant qu'il le peut, ce qui lui apporte de l'inconfort, de la souffrance, de l'insécurité. Cette dernière, en particulier, est ressentie chaque fois que son équilibre semble compromis par un événement extérieur : du parent qui n'est pas, comme prévu, à la sortie de l'école à la menace de perte d'emploi en passant par les symptômes de



maladie et la grande ado qui sort en claquant la porte, c'est comme si la terre se mettait à trembler sous les pieds. Ce qui est bousculé, c'est notre cadre de vie, mais peut-être aussi notre confort, nos croyances, nos valeurs, tout cet équilibre subtil construit au fil des jours et des années, qui forme le socle sûr de notre existence. La résistance au changement est donc « *universelle, inévitable : c'est une stratégie de survie. Et notre cerveau va toujours réagir pour nous éviter une souffrance réelle comme anticipée ou imaginée.* »¹ Remarquons au passage que la résistance, en soi, est plutôt considérée comme un atout : qu'il s'agisse de la résistance immunitaire d'un organisme ou de la capacité à se dresser devant un envahisseur politique, « être résistant » témoigne d'une force capable de faire pièce à ce qui pourrait mettre en danger la vie.

C'est bien d'ailleurs ce que disent celles et ceux qui freinent des quatre fers devant un projet de changement le plus souvent – et c'est là un point décisif ! – amené de l'extérieur, potentiellement ennemi, donc. « *Pourquoi donc voulez-vous changer une situation qui fonctionne bien ? On a toujours fait ainsi et on n'a pas eu à s'en plaindre jusqu'à présent. Votre projet, c'est des idées, nous on est dans le concret. Vous ne vous rendez pas compte des conséquences que cela aura sur la vie quotidienne* », etc. : petit florilège de ce qui est bel et bien une tentative d'argumentation qui vise, quand on remonte à la source, à éviter de se retrouver dévalorisé (si je dois changer, c'est que je ne fais pas ce qu'il faut, que je ne suis pas ce que je devrais être) et amené à déplacer ce qui est le plus difficile : le cadre mental qui permet de faire

¹ Christophe PEIFFER, *Les cinq facteurs de résistance au changement*, <http://www.cadredesante.com/spip/profession/management/article/le-terme-de-resistance-au-changement-designe>

sens avec ce que l'on vit. Non, la résistance au changement n'est pas toujours ni même le plus souvent un caprice d'enfant qui refuse de se remettre en question : il y va de la sécurité et de l'estime de soi qui forment, redisons-le, le socle de nos besoins. Et l'on doit garder à l'esprit que tout changement appelé à durer a un impact plus ou moins important sur la sphère non seulement personnelle, mais également collective et organisationnelle. C'est comme dans un jeu de mikado : touchez un bâton et c'est l'équilibre de l'ensemble qui risque de se trouver malmené. L'insécurité personnelle fait alors tache d'huile et les craintes cumulées peuvent conduire à un refus généralisé parfois violent.

Être pris en compte

Deux conséquences découlent de ce constat. La première est qu'il est absolument vain de vouloir rejoindre les tréfonds de la personne avec une argumentation rationnelle. S'agissant de l'environnement, répéter en litanie le nombre de degrés limite au réchauffement ou le nombre d'espèces animales en voie de disparition engendrera, sinon le doute, du moins le malaise voire la culpabilité et l'on sait que cette dernière est rarement productrice de cercles vertueux ! La seconde est que plus les comportements et les opinions sortent du champ de la rationalité, plus la contrainte, la gestion autoritaire, voire les menaces sont inefficaces à long terme. Punir d'une amende salée les déchets sauvages a un effet temporaire... jusqu'à ce qu'on découvre que les saletés ont été déversées en un autre endroit. Les restrictions collectives (par exemple : transformation d'une voie de circulation en piétonnier) engendrent chez certains – des commerçants, par exemple – un sentiment d'injustice parce que leur situation n'a pas été prise en compte. Ce sentiment de n'être pas écouté, pas entendu s'accroît si les porteurs du projet ne sont pas proches du public auquel ils s'adressent et/ou s'ils apparaissent comme les défenseurs d'une idéologie. Résurgence de la vieille lutte entre « ceux qui savent » et les « exécutants ». En 1675, des tisserands



anglais avaient détruit des machines qui pouvaient accomplir le travail de plusieurs ouvriers et lorsqu'en 1837 fut inaugurée la première ligne de train entre Paris et St Germain, on accusa très vite les locomotives de causer des accès de folie, des pertes de vue et de faire tourner le lait des vaches (cette dernière accusation étant reprise, en 2015, à propos des éoliennes !). Plutôt que de voir dans ces conduites et récits la preuve d'un refus du progrès, il est utile d'y déceler l'angoisse latente liée à une inévitable instabilité. Raison pour laquelle parler de « transition » est relativement moins anxiogène que d'évoquer à tout propos un *effondrement*, voire une *extinction* de la civilisation.

Des gestionnaires responsables

Comment, alors, mobiliser une part suffisamment large de la communauté humaine pour permettre une transition efficace vers un nécessaire changement ? La question est éminemment politique, au sens large du terme. Pour installer un changement durable dans un groupe, il faut que les membres de ce groupe se sentent responsables, co-porteurs de ce changement. Il faut qu'ils aient l'occasion d'exprimer en quoi ils se sentent rejoints par les mesures proposées mais aussi l'insécurité ressentie, quels gestes ils sont prêts à poser mais aussi quelles sont leurs limites (conditions de vie, finances...). Les principes d'*intelligence collective*, qui valorisent la participation et les compétences déjà présentes chez chacune et chacun exigent certes du temps de débat et de réflexion, mais préviennent efficacement les attitudes de résistance au changement.

« Les idées ne manquent pas parmi les experts et la société civile. Ce qui manque, c'est la vision et la volonté politique », martèle le climatologue Jean-Pascal Van Ypersele. S'agissant de l'ensemble de la planète, il est impossible que le changement ne passe pas par des décisions politiques communes fortes, courageuses, inspirées. De l'action individuelle à celles, de plus en plus nombreuses, de groupes engagés, arrive inévitablement l'interpellation vigoureuse des hommes et des femmes politiques. La crise de l'environnement est peut-être bien un momentum historique pour l'action démocratique. Se sentir concerné, citoyen respecté, entendu, soutenu dans ses initiatives installe une forme de confiance en la possibilité de changer. Cela suppose, pour le citoyen, de renoncer à une passivité confortable et, pour la classe politique, assez d'humilité pour se rappeler que le pouvoir n'est jamais qu'une forme de *gestion* qui vous est confiée. Cela revient au fond à une seule et même attitude : renoncer aux convoitises de l'ego en vue du bien commun. C'est bien ce que propose le récit de la Création...

Myriam TONUS, op



Son livre précédent, « L'Évangile inouï », avait déjà pas mal secoué la torpeur de certains croyants. Dominique Collin réitère et insiste dans un nouvel ouvrage qui vient bien à son heure : « Croire dans le monde à venir ». À l'heure où l'on parle d'effondrement, où une pandémie rebat toutes les cartes, le théologien rend à la foi sa fonction première, trop souvent oubliée : être une instance critique radicale. C'est parfaitement subversif et tout-à-fait dans la droite ligne de la Tradition !

Lorsqu'on lui demandait, il y a quelques mois, quel serait le sujet de son prochain livre, le fr. Dominique COLLIN répondait : « *un commentaire de l'épître de Jacques* ». Connaissant sa finesse de lecture et sa capacité à dégager les textes des Écritures de leur corset d'habitudes, on attendait avec grand intérêt ce qu'il pourrait écrire à propos de cette courte épître, certes pas la plus lue ni la plus commentée dans les homélies. Le résultat est *inouï* – ce mot que Dominique Collin aime, comme son aîné Maurice Bellet, accoler à l'Évangile : in-ouï, c'est-à-dire vraiment nouveau, surprenant, dynamisant.

Parler vrai

L'épître de Jacques, mal connue, est un petit texte au ton vif, sans détour, qui ne s'embarrasse pas – en apparence ! – de subtilités théologiques à la manière de saint Paul ou de saint Jean. Elle se lit aisément, rapidement et devrait donc être particulièrement appréciée en pas mal de milieux catholiques qui cherchent désespérément à conformer le contenu des Écritures au « *crédible disponible* » contemporain. Mais voilà, cette fraîcheur ne doit rien à la naïveté et sans doute est-ce même là sa grandeur. Jacques offre dans cette lettre un modèle exemplaire de *parrésia*, ce « parler vrai et juste » dans une solide assurance, qui suppose au préalable une véritable conversion du cœur.

Et de quoi donc parle cette épître ? De l'essentiel, c'est-à-dire de la vie de l'humain, du monde dans lequel il vit, du sens de sa vie. Et de la façon de vivre sa foi dans la vie et le monde tels qu'ils sont. C'est ici que le parti pris par Dominique Collin prend toute sa force, considérant que, contrairement à ce que l'on aime croire, « *la tendance de désertier le monde était déjà en germe à l'époque de l'émergence*

du christianisme. On commençait à voir des 'chrétiens' vivre comme si la foi n'engageait pas un mode de vie destiné à sauver ce monde. » Cette « neutralisation » de la foi, elle a perduré jusqu'à nos jours, la foi étant devenue désormais une possibilité de croyance parmi d'autres alors qu'elle devrait, selon les mots de Jacques, être comme un *levier* « hors du monde » capable d'en ébranler l'insupportable suffisance. Sans devoir recourir au moindre artifice, Dominique Collin tend, à travers les mots de Jacques écrits au 1^e siècle, un miroir féroce, sans concession, de notre monde postmoderne. Et la raide interpellation que Jacques adresse aux premiers chrétiens, elle résonne avec la même puissance aux oreilles des croyants *désœuvrés* contemporains.

La foi et les oeuvres

Désœuvrés : qu'est-ce à dire ? Au cœur de l'épître, on retrouve une question qui alimenta bien de mauvais débats au cours de l'histoire du christianisme : est-ce la foi qui sauve, ou bien les œuvres ? Augustin, déjà, s'était opposé à Pélage, affirmant que seule la grâce et la foi en celle-ci apportaient le salut. Il se trouve aujourd'hui encore des commentateurs qui opposent Paul et Jacques, le premier étant l'indépassable chantre de la grâce et de la libération du joug de la loi. Mauvaise lecture, sans aucun doute, et l'un des mérites du livre de Dominique Collin est de montrer, à partir de l'épître, qu'en réalité la foi et les œuvres sont indissociables, les secondes étant la *vérification* – ce qui rend vraie – la première. « *De même, la foi, qui n'aurait pas d'œuvres est morte dans son isolement. Mais quelqu'un dira : 'Tu as de la foi ; moi aussi, j'ai des œuvres ; prouve-moi ta foi sans les œuvres et moi, je tirerai de mes œuvres la preuve de ma foi.'* » (Jc 2, 17-18).

C'est ce levier d'une foi vive, agissante qui permet de soulever tout le reste. En 19 courts chapitres qui suivent le fil de l'écriture de Jacques, Dominique Collin met au jour le plan extraordinairement ambitieux qui articule celle-ci. Et c'est rien de moins que la totalité de l'existence croyante qui, sans avoir l'air d'y toucher, se trouve déployée en ses différents rapports : à l'**existence**, ses tentations et ses épreuves qui requièrent la sagesse ; à la **filialité** qui est la nôtre, engendrés que nous sommes par la parole divine ; à la **fraternité** toujours confrontée à l'écart irréparable entre le riche et le pauvre et au choix que Dieu fait de ce dernier ; à la **foi**, donc, qui ne peut se tenir hors de ce monde et ne se justifie que d'œuvrer à son salut ; à ce **monde-ci**, suffisant, où le prestige et le plaisir sont objets de convoitise ; au **temps**, planifié et gâché, qui ignore la douceur de la persévérance ; à l'**Église**, enfin, lieu de fraternité vécue.

À partir de chacune de ces portes d'entrée, Dominique Collin, usant de la même *parrésia* que l'auteur de l'épître, se livre à une critique par le fond de la manière dont la société actuelle se révèle une société mortifère et donc, sans

avenir. Mais alors, comment « Croire dans le monde à venir », si celui-ci s'enfoncé dans ses dérives et destructions ? Elle est bien là, la question que se posait déjà Jacques au premier siècle ! Raison pour laquelle ses propos sont d'une actualité brûlante ; raison pour laquelle Dominique Collin, qui croit de tout son être en la puissance de la Parole créatrice, colle ici au plus près à sa vocation de prêcheur en montrant comment l'épître de Jacques nous est bel et bien adressée. En rappelant encore et encore que la loi royale de l'Amour, qui ne doit rien à la sensiblerie et à la fadeur doucereuse, peut seule nous sauver. Cela suppose une attente patiente, une espérance contre toute espérance car il n'est pas sûr que ce monde-ci soit « sauvable » et « *s'il est insauvable, il est vain de vouloir de changer.* » – exemple, parmi bien d'autres, de propos qui empêche de prier en rond ! Et quand bien même ne pourrait-on sauver le monde, du moins « *il sera toujours possible de 'sauver la vie' d'un frère. C'est à cela qu'œuvre la foi : tirer du péril celui que ce monde illusionne ou désespère. Le ramener « 'sain et sauf'.* »

L'épître de Jacques est courte. Le livre de Dominique Collin n'est pas bien épais, lui non plus. Mais souvenons-nous : c'est parce qu'elles sont d'une concentration extrême que les huiles essentielles dégagent tant de fragrance. « Croire dans le monde à venir » dégage un puissant parfum d'Évangile !

Dominique COLLIN, *Croire dans le monde à venir. Lettre de Jacques à nos contemporains*, Bruxelles, éditions Fidélité, 2020.

Myriam TONUS, op



« Peut-on encore espérer une foi puissamment critique qui, à la manière d'un 'levier', pourrait ébranler suffisamment la suffisance ? Il faut l'espérer et, dès à présent, croire dans le monde à venir. Il s'agit d'entendre cette phrase dans un triple sens ; croire dans le monde **à venir** interroge tout d'abord la possibilité de croire dans le futur : la foi sera-t-elle encore possible demain, et comment ? Mais il y a bien plus : si la foi a été réduite à l'impuissance parce qu'elle n'avait plus **lieu d'être**, il est urgent de **destiner la foi à ce monde**. Enfin, s'il n'est pas possible de croire **au monde** tel qu'il est et tel qu'il va – puisqu'il est intolérable –, seule la foi **dans le monde à venir** permet de cultiver l'espérance. »

Croire dans le monde à venir, p.10.

Vous avez aimé cette publication ?

Merci d'envoyer vos commentaires, suggestions ou propositions d'articles à :

Mme Dominique DE RYCK
Avenue Commandant Lothaire 2/14
1040 BRUXELLES
Tél.: 0497 40 73 82
Courriel : dominiquederyck@hotmail.com



Conditions d'abonnement

4 numéros par an :

- **Belgique ~ Abonnement ordinaire : 15 €**
Les suppléments de soutien sont les bienvenus
- **Etranger ~ 20 € par virement, en donnant à votre banque les informations IBAN & BIC (cf. ci-dessous)**

**A verser au compte BE58 0682 1109 6679 (BIC : GKCCBEBB)
des Fraternités Laïques Dominicaines A.D.**



Comité de rédaction

Jean-Pierre BINAME - Dominique DE RYCK - Alain LETIER -
Myriam TONUS

Belgique-België
P.P.
1040 Bruxelles 4
P 302451



Responsable : Dominique DE RYCK - Av. Commandant Lothaire 2/14
1040 BRUXELLES

**Bureau de dépôt : Bruxelles 4. Périodique trimestriel :
Juillet - Août - Septembre 2020**